

Longueur des vers

Comment compter les syllabes ?

Le décompte des syllabes s'appuie sur des règles précises. La poésie se lit en fonction des syllabes que l'on prononce ; pensez à faire les liaisons.

- Prononcer ou non le e ?

L'élision est le fait de ne pas compter un son qu'on ne prononce pas parce qu'on ne l'accentue pas. On parle de e caduc ou e muet en fin de vers, mais aussi devant une voyelle ou un h muet, devant quoi il s'élide.

« Pré/ten/dai/t a/rri/ver/ san/s en/com/br[e] à/ la/ vill[e] » (La Fontaine) = 12 syllabes

En revanche, le e se prononce devant une consonne ou un h aspiré.

« J'im/plo/re/ ta/ pi/tié/, Toi,/ l'u/ni/que/ que/ j'aim[e] » (Baudelaire) = 12 syllabes

- Diérèse ou synérèse ?

Quand deux voyelles se suivent dans une syllabe, elles peuvent être prononcées de deux façons ; l'usage les prononce généralement en une seule émission de voix, dans une seule syllabe ; en revanche, la poésie peut les scinder en deux émissions distinctes, dans deux syllabes, ce qui met en valeur le mot concerné : ce procédé s'appelle une diérèse (du grec di-airesis, « division »).

« Sa/ bu/r[e] où/ je/ vo/yais/ des /con/ste/lla/ti /ons » (Hugo)

Le procédé inverse, qui consiste à prononcer une seule syllabe, est une synérèse (du grec sun-airesis, « rapprochement »).

Blaise Cendrars, traitant avec humour et dérision son métier de poète, marque une synérèse pour ce terme habituellement prononcé sous la forme de deux syllabes, po/ète, qu'il faut alors prononcer poèt – qui évoque l'onomatopée amusante : pouet.

Vers pairs et impairs

Les différents types de vers peuvent être classés en fonction du nombre de syllabes qu'ils comportent. La longueur des vers leur donne leur nom.

Vers pairs	Vers impairs		
Nom	Longueur	Nom	Longueur
dissyllabe	2 syllabes	monosyllabe	1 syllabe
tétrasyllabe	4 syllabes	trisyllabe	3 syllabes
hexasyllabe	6 syllabes	pentasyllabe	5 syllabes
octosyllabe	8 syllabes	heptasyllabe	7 syllabes

décasyllabe	10 syllabes	ennéasyllabe	9 syllabes
alexandrin	12 syllabes	hendécasyllabe	11 syllabes

Les vers pairs sont les plus employés dans la poésie classique. Les plus courants sont l'octosyllabe, le décasyllabe et l'alexandrin, qui est le vers le plus long ; il tient son nom du titre d'une œuvre médiévale en vers de la fin du XII^e siècle où il est employé, le Roman d'Alexandre.

Les vers impairs sont moins fréquents. L'heptasyllabe est le plus usité, notamment par Hugo au XIX^e. L'ennéasyllabe (peu utilisé) et l'hendécasyllabe (devenu rare après le XIV^e) sont présents dans la poésie moderne, à partir du XX^e. Verlaine préconise l'usage des vers impairs dans son « Art poétique » (écrit en 1874, publié en 1882, et finalement inclus dans le recueil Jadis et Naguère, 1884) :

« De la musique avant toute chose,
Et pour cela préfère l'Impair
Plus vague et plus soluble dans l'air,
Sans rien en lui qui pèse ou qui pose. »

Vers réguliers et vers irréguliers

La longueur des vers permet de leur attribuer des caractéristiques classiques et régulières, ou modernes et irrégulières.

Le vers régulier : il repose sur le compte des syllabes (de une à douze) qui fixe son rythme ; c'est le vers français classique, qui obéit de plus aux règles de la rime et de la césure.

Le vers irrégulier : le vers moderne est libre ; on se libère à partir de la fin du XIX^e des contraintes des vers de même longueur et l'on fait se succéder des vers de longueurs différentes, mais on abandonne aussi les contraintes de la rime, voire la ponctuation.

Les codes classiques impliquent une longueur de une à douze syllabes, mais l'on peut observer des variations au cours des époques.

On peut trouver des vers très brefs : un vers de 3 syllabes dans « Les Animaux malades de la peste » de La Fontaine met ainsi en valeur l'élément détaché :

« Même il m'est arrivé quelquefois de manger
Le berger. »

Notons que La Fontaine, dans ses Fables, emploie des vers hétérométriques (c'est-à-dire de longueurs différentes), mêlant octosyllabes, décasyllabes et alexandrins qui confèrent son originalité au rythme particulier de ses fables.

Victor Hugo utilise toutes les dimensions possibles du vers, de une à douze syllabes, dans Les Djinn.

On peut également trouver des vers très longs (c'est-à-dire de plus de douze syllabes) qui ne portent pas de nom particulier dans la poésie moderne à partir du XX^e, chez Guillaume Apollinaire par exemple.

Le vers libre s'affranchit du décompte des syllabes et assemble des vers de longueurs variées à la fin du XIX^e ; cette pratique se généralisera après avoir été mise en œuvre par Arthur Rimbaud dans les Illuminations (1874).

Le verset désigne un vers plus long, irrégulier, employé au XX^e par Paul Claudel ou Saint-John Perse

Le rythme du vers

a) Coupe et césure

En français, la dernière syllabe non muette est accentuée. Les accents de cette nature entraînent des pauses que l'on appelle des coupes qui sont mobiles dans le vers. La place de la coupe conditionne la lecture en imposant au vers un rythme.

La coupe principale s'appelle la césure (du latin : couper) et sépare les deux moitiés du vers que l'on nomme les hémistiches (qui signifie : demi-vers). La règle classique, définie par Boileau dans son Art poétique, veut que la césure survienne après un mot, et non à l'intérieur :

« Que toujours dans vos vers//le sens coupant les mots

Suspende l'hémistiche,//en marque le repos »

Mais les poètes modernes s'en écarteront parfois, comme le fait Paul Eluard dans le premier de ces deux vers :

« Avec tes yeux je chan//ge comme avec les lunes

Et je suis tour à tour// et de plomb et de plume »

Le premier vers pratique donc ce que l'on appelle la césure enjambante ; le second pratique la césure classique.

Ce vers de Racine comporte 4 coupes, dont la césure :

« Je le vis,/ je rougis,// je pâlis/ à sa vue »

L'alexandrin classique est séparé par la césure en deux hémistiches et rythmé par deux accents secondaires variables : ces quatre mesures l'ont fait nommer tétramètre. Dans l'alexandrin romantique se sont développées parfois, au détriment de la césure, deux coupes secondaires qui en font un trimètre.

b) Enjambement, rejet et contre-rejet

- L'enjambement indique que la phrase n'est pas contenue dans la limite du vers, qu'elle dépasse, et dont elle déborde sur le vers suivant,.

« Tes jours, sombres et courts comme les jours d'automne,

Déclinent comme l'ombre au penchant des coteaux » (Lamartine)

- Si un élément qui dépend d'un vers ne peut y trouver place et est rejeté dans le vers suivant, il y a rejet.

« Mais les vrais voyageurs sont ceux-là seuls qui partent

Pour partir ; cœurs légers, semblables aux ballons, » (Baudelaire)

« C'est un trou de verdure où chante une rivière

Accrochant follement aux herbes des haillons

D'argent ; où le soleil, de la montagne fière,

Luit ; c'est un petit val qui mousse de rayons. » (Rimbaud)

Un rejet célèbre

Dans Hernani, drame romantique en vers, Victor Hugo libère l'alexandrin, ce qui constitue l'une des causes de la querelle opposant classiques

et romantiques lors de la première représentation en 1830. Les deux premiers vers offrent en effet un rejet :

« Serait-ce déjà lui ? C'est bien à l'escalier

Dérobé. [...] »

« J'ai disloqué ce grand niais d'alexandrin » affirme Hugo. Théophile Gautier relate dans Victor Hugo cette bataille d'Hernani : « On casse les vers

et on les jette par les fenêtres ! dit un classique », « Ce mot rejeté sans façon à l'autre vers, cet enjambement audacieux, impertinent même,

semblait un spadassin de profession, allant donner une pichenette sur le nez du classicisme pour le provoquer en duel. »

- Si à l'inverse un élément anticipe sur la phrase qui se développe dans le vers suivant, on parle de contre-rejet.

« Tout l'hiver va rentrer dans mon être : colère,

Haine, frisson, horreur, labeur dur et forcé, » (Baudelaire)

« Ils atteindront le fond de l'Asturie, avant

Que la nuit ait couvert la sierra de ses ombres » (Hugo)

Le rejet et le contre-rejet mettent en valeur le terme en créant un retard et une attente. Il faut alors lire cet élément en le liant au vers précédent ou suivant.

La musicalité du vers

- Elle repose essentiellement sur la répétition de sons dans le but de créer un effet. La répétition significative d'un son consonne est une allitération, la répétition significative d'un son voyelle est une assonance.

- Un ensemble d'allitérations ou d'assonances peut créer dans le vers un effet d'écho sonore à partir d'un mot qui est comme repris par la répétition d'un son qu'il contient. C'est le cas du mot « Seconde » dans « L'Horloge » de Baudelaire par l'assonance :

« Trois mille six cent fois par heure, la Seconde

Chuchote : souviens-toi ! – Rapide, avec sa voix

D'insecte, Maintenant dit : Je suis Autrefois,

Et j'ai pompé ta vie avec ma trompe immonde ! »

ou dans « Mon rêve familial » de Verlaine, expression d'une quête d'amour que l'on entend à travers les assonances et allitérations reprenant le verbe : « aime »

« Je fais souvent ce rêve, étrange et pénétrant,

D'une femme inconnue, et que j'aime, et qui m'aime,

Et qui n'est, chaque fois, ni tout à fait la même,

Ni tout à fait une autre, et m'aime et me comprend. »

- L'harmonie imitative consiste à évoquer par le son ce dont parle le vers :

« Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes ? »

Dans ce vers de Racine, l'allitération en [s] renvoie au son de la première lettre du mot « serpent » mais aussi au sifflement du reptile.

Les strophes

- Les strophes sont des groupements de vers séparés par un blanc typographique qui constituent une unité sonore et sémantique. Leur nom vient du nombre de vers qu'elles contiennent.

Nom	Longueur	Nom	Longueur
Le monostiche	1 vers	Le septain	7 vers
Le distique	2 vers	Le huitain	8 vers
Le tercet	3 vers	Le neuvain	9 vers
Le quatrain	4 vers	Le dizain	10 vers
Le quintil	5 vers	Le onzain	11 vers
Le sizain	6 vers	Le douzain	12 vers

- Les formes fixes, dans la poésie régulière ou classique, utilisent des strophes de trois à douze vers. Les strophes se construisent en fonction de combinaisons de mètres (longueur des vers) et des rimes. Le monostiche et le distique, employés dans la poésie moderne, comportent respectivement un vers et deux vers.

Ce poème de Guillaume Apollinaire, intitulé « Chantre » (Alcools, 1913) est constitué d'un monostiche :

« Et l'unique cordeau des trompettes marines. »

Le poème « Colloque sentimental » de Paul Verlaine comporte huit distiques.

- Les différents types de strophes

isométrique : vers de même longueur	hétérométrique : vers de longueurs différentes
horizontale : le nombre de vers est inférieur au nombre de syllabes de chacun	verticale : le nombre de vers est supérieur au nombre de syllabes de chacun
carrée : le nombre des vers est égal au nombre de syllabes de chaque vers (un huitain d'octosyllabes)	

Comment étudier les rimes ?

Définir une rime

- La rime est fondée par une homophonie (même son) à la fin de deux vers.
- Elle obéit à des règles dans la poésie classique et régulière, qui alterne rimes féminines (le vers s'achève sur un e muet, par exemple : aile/ éternelle ou joue/ loue) et rimes masculines (le vers s'achève sur un autre son que e muet, par exemple : îlot/ flot).

- Une rime interne indique que le mot situé en fin de vers fait écho à un terme placé à l'intérieur du vers. Elle crée un effet de sens en rapprochant ces deux termes sur le plan sonore.

Cet alexandrin de Ronsard présente une rime interne :

« Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie »

Il met ainsi en relation la « vie » et « aujourd'hui » pour inviter à profiter du présent, à savourer l'instant : c'est le thème du carpe diem.

- Si deux voyelles identiques sont suivies de consonnes différentes, il n'y a pas de rime mais une assonance. La poésie moderne du XX^e, libérée des contraintes versificatoires, a recours à ce procédé sonore.

La qualité des rimes

La qualité sonore des rimes tient au nombre de sons communs à deux vers pour former une rime. On sépare les sons voyelles des sons consonnes, que l'on compte à partir de la fin d'un vers. On ne compte pas le e muet, qui s'élide.

- Rime pauvre, suffisante et riche

Rime

pauvre

un son en commun

Exemple : aim/ons – pard/on

un son voyelle commun, d'où une rime pauvre

rime suffisante

deux sons en commun

Exemple : v/e/rts – m/e/ rs

en partant de la fin des vers, on peut compter un son consonne puis un son voyelle en commun, soit deux sons formant une rime suffisante

rime riche

trois sons ou plus en commun

Exemple : cathéd/r/a/les – vieux /r/â/les

en partant de la fin du vers, on peut compter un son consonne, puis un son voyelle et enfin un son consonne, soit trois sons formant une rime riche

Exemple :

« Où, rimant au milieu des ombres fant/a/s/t/i/ques,

Comme des lyres, je tirais les él/a/s/t/i/ques » (Rimbaud)

on peut compter cinq sons en commun ; la rime est donc riche